

Jonas Mekas

Je n'avais
nulle part
où aller

*Traduit de l'américain
par Jean-Luc Mengus*

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Merci à Vyt Bakaitis et Hollis Melton,
qui m'ont aidé à établir le manuscrit de ce livre.*



L'auteur, âgé de six ans, avec son père, en 1928.

INTRODUCTION

Quand je suis parti de chez moi, quand j'ai quitté mon petit village (à douze ans, j'avais établi une liste de tous ses habitants, et j'étais arrivé – si mes souvenirs sont bons – à la somme de vingt-deux familles, et de quatre-vingt-dix-huit individus), quand j'ai entrepris ce voyage qui finalement m'amènerait à New York, j'avais vingt-deux ans. J'étais un jeune homme jouissant d'une certaine réputation. J'avais été pendant plus d'un an rédacteur en chef d'un journal hebdomadaire de province. J'avais travaillé pendant une autre année comme rédacteur technique pour un hebdomadaire semi-littéraire national. J'avais publié mes premiers poèmes et déclenché un scandale dans le « monde » des Lettres lituanien en vilipendant d'une manière que je qualifierais aujourd'hui de bête et méchante des écrivains et poètes de la génération précédant la mienne.

J'étais donc assez impliqué, manifestement, dans tout ce qui se produisait autour de moi.

Mais il se passait en moi cette chose étrange : je ne faisais aucun cas de ma propre existence, de mon passé, de mes racines ou de mes ancêtres. J'éprouvais un total désintérêt pour la vie de tous les jours, pour mon entourage immédiat. Je n'ai par exemple aucun souvenir de ce que nous mangions jusqu'à mes vingt ans. Je me rappelle seulement que ma mère me houspillait toujours : « Mange donc, pose ce livre. Tout le temps le nez dans ton livre. Tu ne manges jamais rien. » Quand



Elżbieta Mekas, ma mère, sur une photo d'identité prise vers 1917.

quelqu'un me demande, aujourd'hui, ce que mangent les Litvaniens, je répons que je n'en sais rien.

Parvenu à l'âge de dix-sept ans, j'avais probablement lu tout ce qui s'était jamais écrit en lituanien, y compris les volumes regroupant d'anciens numéros des magazines et des journaux. Je les avais tous lus et tous mémorisés. À tel point que certains amis hommes de lettres plus âgés de la capitale, lorsqu'ils n'arrivaient pas à se souvenir où était paru tel ou tel article, disaient fréquemment : « Ah, mais il y a ce gamin, là-bas dans ce village. Demande-lui donc, il saura te le dire. » Et j'avais toujours la réponse. Mais j'ignorais tout de mes nièces, de mes cousines, de mes tantes, ou de n'importe quel autre membre de ma famille. Mes ancêtres étaient tous les poètes vivants ou morts, les philosophes, les encyclopédistes.

Je ne sais rien sur la jeunesse de mon père ou sur celle de ma mère. Je ne les ai jamais questionnés à ce sujet. Je n'ai jamais vu mon grand-père. Je suppose que c'était un paysan. Il est mort avant que je ne prenne conscience de son existence. Ma grand-mère a vécu très longtemps : elle est morte à plus de quatre-vingt-dix ans (quand j'en avais une dizaine). Je me souviens l'avoir beaucoup aimée. Un jour où ma mère et moi, alors que je devais avoir cinq ans, lui avons rendu visite – elle vivait dans un autre village situé à huit kilomètres du nôtre, et nous nous y rendions à pied –, j'ai insisté pour rester une semaine avec elle et je me suis perché sur le four, un de ces énormes fours en argile qui servaient à cuire le pain et sur lesquels on s'installait pour dormir pendant les mois d'hiver – c'était là que ma grand-mère couchait. Mais en entendant ma mère partir j'ai soudain paniqué et je me suis mis à hurler. Elle est revenue et m'a emmené avec elle. Nous avons repris le chemin de notre village. De loin en loin, je traînais en arrière pour écouter le son des poteaux téléphoniques en bois.

Mon grand-père paternel, je garde en mémoire certaines remarques de ma mère à son sujet. Il s'asseyait jour après jour au bord de la route, près de l'entrée de notre maison, et il lançait des plaisanteries aux passants, de petites piques, des insultes. Mais quoi qu'il leur dise ils ne lui cherchaient jamais querelle. J'ai l'impression qu'il lui manquait quelques boulons. Il y avait un autre fou dans notre arbre généalogique – deux, en fait. Peut-être étaient-ils cousins, je n'en sais rien. L'un d'eux, qui me semble-t-il s'appelait Jonas, s'est mis à tenir des propos incohérents alors qu'il fauchait l'herbe près des marais. On l'a donc emmené à l'asile. Un autre, également prénommé Jonas, a déliré toute sa vie, mais ils l'ont gardé auprès d'eux. Pendant des années j'ai été hanté par l'idée qu'un jour je pourrais moi aussi finir par être dérangé, après avoir lu dans un livre que ces choses peuvent être

héréditaires. J'ai presque été déçu quand j'ai atteint la trentaine relativement intact par comparaison. Je me dis que l'atavisme de ma mère l'a emporté sur celui de mon père. Il n'a jamais été question de dingues du côté de ma mère.

Le nom de famille Mekas, on peut le retrouver dans de vieux registres lituaniens du XIV^e siècle. Il apparaît aussi dans des rapports politiques. Chaque fois qu'un poète ou un auteur dramatique écrit une pièce avec un arrière-fond historique, en général l'un des personnages s'appelle Mekas. On ne connaît aucune figure de l'Histoire portant ce nom, mais il existe, malgré tout, et il appartient tellement à un personnage indéfinissable que l'on peut projeter sur lui ce qu'on veut. *Tabula rasa*, pour ainsi dire. J'ai même eu la surprise de voir notre nom utilisé dans une pièce contemporaine écrite il y a quelques années, dans la Lituanie « socialiste » soviétique, où l'un des protagonistes s'appelait Mekas. De manière plutôt flatteuse, il incarnait un idéaliste.

Enfin bref, il semblerait que le nom de Mekas soit un vieux patronyme lituanien. Pourquoi aussi peu de familles le portent-elles aujourd'hui en Lituanie, voilà un petit mystère.

Mais il a aussi toujours circulé une rumeur, entretenue avec beaucoup d'enthousiasme par mon frère Adolfas, selon laquelle nous sommes en vérité d'origine irlandaise. L'affaire, cependant, s'est quelque peu compliquée en 1962 lorsque deux vieux Juifs au visage triste sont apparus sur le pas de notre porte, au 515 East 13th Street, tard dans la nuit, peut-être à trois heures du matin. Ils nous ont annoncé qu'ils s'appelaient Mekas, et qu'ils arrivaient tout droit en avion de Buenos Aires car ils avaient entendu dire que Jonas Mekas vivait à New York. Ils avaient perdu la trace de leur petit Jonas à Vilnius, en Lituanie, au cours de l'extermination des Juifs par les nazis. Plantés sur le seuil, ils nous regardaient, et nous les regardions. Et ils ont pleuré, et nous avons pleuré, car ils s'étaient rendu compte que je n'étais pas le fils tant espéré. Nous leur avons prêté nos lits, donné à manger et fait visiter New York pendant vingt-quatre heures, avant de les remettre dans l'avion. C'est l'un des souvenirs les plus tristes de notre vie new-yorkaise. Ils tiennent une librairie à Buenos Aires.

Quoi qu'il en soit, il y a des Juifs, et des Lituaniens, et des Grecs, et (d'après ce qu'on m'a dit) des Irlandais, et des Hongrois, qui portent le nom de Mekas. Lorsque je suis retourné en visite en Lituanie, en 1971, mon oncle Povila Jašinskas m'a promis de dresser l'arbre généalogique de notre famille. Il a consacré plus de cinq années à cette tâche, mais il est mort avant d'avoir pu la mener à terme. C'était un pasteur protestant, et il conservait encore quelques registres, ceux de la

paroisse, pour vérifier les noms et les dates. Mais la plupart avaient été détruits ou emportés vers des destinations inconnues, dans un but qui ne l'était pas moins, par les besogneux Soviétiques. Je ne sais donc pas si cet arbre a jamais été achevé. Il y avait peut-être une certaine sagesse derrière le peu d'empressement de mon oncle à le terminer. Avoir son arbre généalogique sur le papier, en Union soviétique, vous fait courir un risque. Quand ils deviennent fous, là-bas, ils extirpent tout l'arbre en partant des racines...

Notre religion, depuis plusieurs siècles, et le temps de Janušas Radvilas (ou Janusz Radziwil, comme on l'appelle en Pologne), 1612-1655, a été le culte protestant réformé (Jan Hus, Zwingli). Jusqu'à l'époque de Jogaila (également connu sous le nom de Jagiello), c'est-à-dire pratiquement jusqu'au ^{xv}e siècle, les Lituanais ont été panthéistes. Leurs dieux étaient les arbres, le soleil, la lune, la terre. Jogaila a christianisé, ou plutôt catholicisé, la Lituanie, du moins officiellement. Et tout ça pour une femme – ce qui est tout à son honneur –, pour Jadwiga, la princesse polonaise adolescente. Au ^{xvii}e siècle, les Radziwil sont arrivés et, encore une fois officiellement, ont converti en bonne partie la Lituanie à Luther et Hus. Les Radziwil étaient établis à quelques kilomètres de l'endroit qui m'a vu naître et grandir. Il y subsiste encore des ruines de leur château. Les impérieux Suédois, au cours d'une de leurs expéditions de chasse (ils visaient les Polonais et les Lituanais pour le sport), ont anéanti les Radziwil – et avec eux Luther et Hus – et les ont emmenés en captivité à Stockholm. La Lituanie est redevenue catholique, du moins officiellement. Seuls quelques villages aux alentours du vieux château sont demeurés protestants. Quelques milliers de familles en tout et pour tout. Mes parents appartenaient à cette petite minorité opprimée... Bien que christianisée, la Lituanie, surtout dans sa partie occidentale (je viens quant à moi de tout au nord, à environ quatre-vingts kilomètres de Riga), est restée panthéiste. Il y a de nombreux registres au Vatican, remontant aussi loin (ou aussi près de nous) que la seconde moitié du ^{xix}e siècle, dans lesquels les évêques se plaignent du « paganisme » rampant des Lituanais. À cette époque, il y avait encore des régions en Lituanie où les gens gardaient dans leur maison des serpents sacrés qu'ils vénéraient ou du moins traitaient avec un grand respect, les nourrissant de lait frais. Quant au doux Jésus, il ne semble pas avoir retenu l'intérêt des Lituanais. Marie, sa mère, est devenue pour eux la divinité chrétienne majeure. Partout dans les villages ils ont construit, ciselé et sculpté des milliers de chasses à son effigie; ils ont chanté des cantiques qui lui étaient consacrés; elle s'est substituée à Dieu et au Christ dans

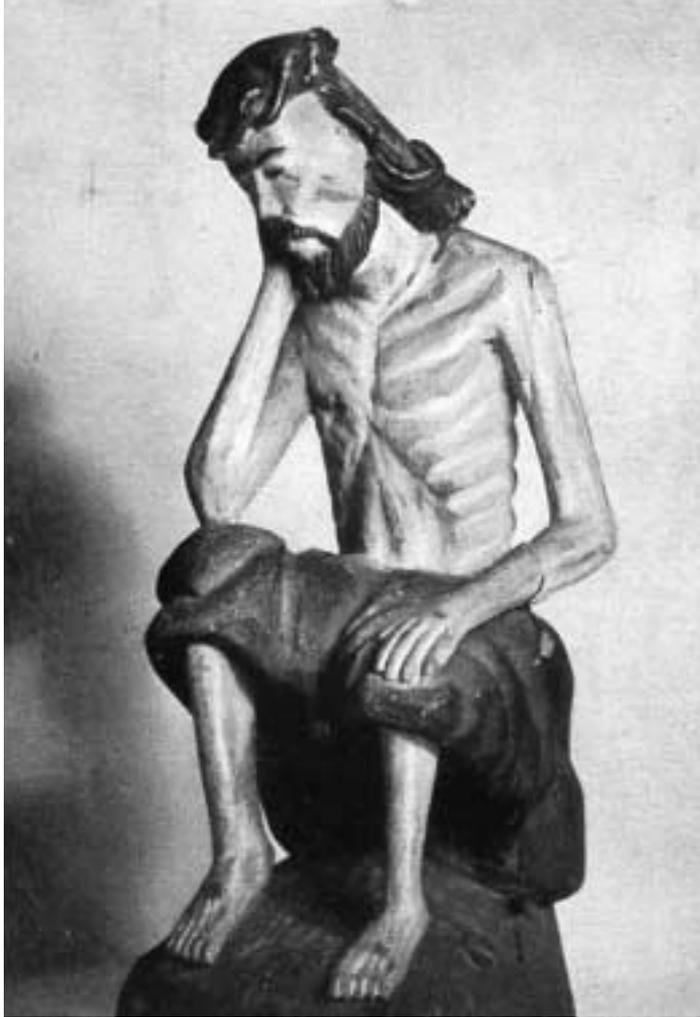
presque toutes les cérémonies religieuses (catholiques), et ils l'ont baptisée sainte Marie des Portes de l'Aube, Notre Dame de Vilnius. La raison en est peut-être que la terre (*žemė*) et le soleil (*saulė*), deux de leurs principales divinités panthéistes, sont de genre féminin en lituanien, alors que la lune (*mėnulis*) est du masculin. Le principe féminin (terre et soleil) a pris le pas sur le principe masculin (Jésus). Et voici ce qu'ils ont fait de lui (de Lui) : le sujet de sculptures populaires d'un style très particulier. Il est toujours représenté assis (très rarement sur la croix!), la tête appuyée sur la paume de sa main droite et fixant le lointain d'un air affligé. Il y en a des milliers et des milliers, assis sur le bord des routes et dévisageant tristement les passants.

Je devrais ajouter ici, puisque d'une manière ou d'une autre je m'en suis tenu à distance – cela doit être vrai que la religion écarte les gens du droit chemin –, quelque chose sur le diable lituanien.

Le diable lituanien n'est jamais mauvais. Tel que le représentent des milliers de contes populaires, il est plutôt espiègle, faunesque, c'est un elfe qui aime s'amuser, qui donne un coup de main aux gens et se retrouve dans le pétrin pour cela. Il a tout simplement une faiblesse pour les humains. Dans les maisons lituaniennes, c'est un gage de chance et de bonheur d'avoir un peu partout quantité de petits diables sculptés.

Mais revenons-en à notre sujet. D'après ce que je sais, tous mes ancêtres ont été des paysans. Ni ma mère ni mon père n'ont jamais rien mentionné d'autre. Mais c'est mon père qui était destiné à rompre la chaîne. Il avait décidé de devenir maître menuisier, et avait travaillé dans la menuiserie la plus grande partie de sa jeunesse. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait avec du bois. Métiers à tisser, maisons, carrioles, instruments de musique, sièges, je l'ai vu construire tout cela.

Les carrioles, c'était vraiment quelque chose de spécial. Le dimanche matin, quand les fermiers passaient devant chez nous à toute vitesse, en route pour l'église, ma mère s'asseyait à la fenêtre et nous montrait du doigt celles que mon père avait construites : elles étaient assurément les plus spectaculaires, les plus ornées et les plus belles. Elle lui a toujours reproché de ne pas s'être remis à la menuiserie, et au lieu de cela de s'être installé comme fermier, métier auquel il ne connaissait selon elle pas grand-chose et qui ne l'enthousiasmait guère. Il avait tout bonnement gâché sa vie, lui disait-elle. J'ai dû entendre cela des centaines de fois. Et lui répondait toujours qu'il s'y remettrait un jour, qu'il rattraperait ses lacunes dans les travaux de la ferme et pourrait se consacrer à la menuiserie. Ou il ne disait rien, et baissait juste les yeux vers le sol. Et j'ai toujours éprouvé une



Rūpintojēlis, *xviii* siècle.

grande compassion pour lui dans ces moments-là. Je voyais en lui une immense tristesse. Je sentais que quelque chose avait mal tourné, quelque part dans le passé, quand nous étions trop petits pour comprendre.

Quand j'étais enfant je l'ai vu construire, travailler le bois, réaliser des cuillères en bois, des charrues, des chaises, des tables et des râdeaux, et nous, les petits, nous jouions par terre avec les copeaux et fabriquions les mêmes objets que notre père. En fait, j'ai fabriqué en miniature des métiers à tisser, des carrioles et des chaises, de très jolies chaises, et je m'y prenais si bien que mon père les montrait à tous les voisins. Tout le monde pensait qu'une fois grand je prendrais sa succession. Aujourd'hui encore, j'en suis persuadé, je suis capable de fabriquer tout ce que je veux, absolument tout, depuis un métier à tisser jusqu'à une maison.

Pendant deux années, de dix à douze ans, j'ai beaucoup joué de la mandoline, avec ou sans partitions. Plus tard, vers quinze ans, j'ai emprunté un violon, et tout en haut dans le grenier de mon oncle où j'ai passé mes années d'études, j'ai joué, joué, joué, et rendu tout le monde dingue car il n'y avait personne pour m'apprendre. Je ne savais rien des professeurs. Je pensais que l'on était censé tout apprendre par soi-même. J'étais incroyablement naïf, ou alors obsédé. J'ai joué de cette manière pendant deux hivers. J'ai appris à lire les partitions, et j'ai joué du Mendelssohn et du Paganini. Ce n'étaient pas des partitions pour violon : j'utilisais celles pour orgue d'église que possédait mon oncle.

Quoi qu'il en soit, je jouais et je jouais. Tout le monde a donc commencé à faire des plaisanteries à mon sujet et à me surnommer Paganini. C'est devenu si embarrassant que j'ai fini par arrêter de jouer. Je restais assis dans le grenier, qui surplombait l'église de mon oncle, lisant des livres ou l'écoutant jouer des grandes orgues. Il jouait deux fois par jour : pendant environ une heure tôt le matin, quand tout le monde dormait encore, et de nouveau au moment du crépuscule. Il s'asseyait à l'orgue, tout seul dans l'église déserte, et il jouait. Tôt le matin, je pouvais l'entendre, couché dans mon petit lit. Et cela reste un de mes plus beaux souvenirs, le son de l'orgue me parvenant dans mon petit grenier.

Cette manie de donner des surnoms. Paganini... J'y étais très sensible, parce qu'on m'affublait toujours de surnoms peu gratifiants. Vers l'âge de quatre ou cinq ans, j'ai souffert d'une terrible maladie qui m'a cloué au lit presque en permanence pendant une année entière, et les femmes du village se tenaient autour de mon lit en me regardant d'un air affligé et en disant : « Oh, le pauvre garçon, il ne vivra pas bien vieux. » Comme j'ai pu les haïr !



Povilas Mekas, mon père, sur une photo d'identité prise vers 1917.